

Hommage à Hubert Nyssen

C'est en évoquant un petit épisode d'un grand parcours que je voudrais rendre hommage à Hubert Nyssen. Petit épisode qui éclaire quel genre d'homme il était, un homme sans entrave, un homme sans peur.

C'est peu dire que dans les années 80, l'édition théâtrale était en crise. Les éditeurs abandonnaient ce secteur. J'avais été pressenti pour réer une commission « Théâtre » au sein du Centre National des Lettres et ma réponse initiale a été non, puisque l'édition théâtrale était en voie de disparition, irréversiblement selon toute apparence. Ou alors oui, pour autant que la première action de cette commission pu être une enquête sur les chances de survie de ce domaine éditorial.

Banco ! L'enquête a lieu. Je rends compte de ces conclusions dans une petite salle pendant le Festival d'Avignon 1986. À la sortie, Hubert Nyssen, qui avait édité mon premier *Théâtre complet* l'année précédente, m'aborde. – « Je publie », dit-il. – « Quoi ? » - « Ce compte-rendu ». Moi, incrédule : - « Qui pourrait s'y intéresser sinon une poignée de professionnels ? » - « Je publie » réitère Hubert.

L'ouvrage sort en mars 1987, sous le titre *Le Compte rendu d'Avignon*, avec pour sous-titre *Des mille maux dont souffre l'édition théâtrale et des trente-sept remèdes pour l'en soulager*, au format 10x19 qui déjà s'impose, avec le sceau « Actes Sud », tiré à 1 500 exemplaires.

Et de mois en mois, un basculement s'opère. Petit volume qui a changé, à son échelle, le cours de l'histoire. Car il a créé une dynamique et inversé une tendance lourde, déclenchant, de proche en proche, des actions au niveau de tous les maillons de la chaîne de l'œuvre théâtrale : éditeurs, libraires, distributeurs-diffuseurs, théâtres, ministères de la Culture et de l'Éducation nationale, Société des auteurs, CNL et auteurs.

Dans un avant-propos, Hubert Nyssen justifie comme suit une décision qui avait pour moi toutes les marques de la déraison :

J'ai éprouvé le désir (ou la nécessité) de tromper l'évanescence de l'événement scénique, de faire obstacle à l'oubli, d'éterniser – si mince fût en l'espèce l'initiative – l'œuvre théâtrale qui, née du texte, retourne au texte après la représentation. Il me semblait que publier Le Compte rendu d'Avignon, c'était, pour reprendre un mot de l'ouvrage, souffler sur la braise, relever un peu la flamme.

Hubert concluait ainsi son avant-propos :

Enfin dirai-je qu'on ne peut éditer sans aimer, ni par conséquent aimer sans éditer. Or le théâtre, ici, on l'aime. C'est, en résumé, le vrai sens de la présente publication.

Le basculement a été durable.

Sur la planète théâtre l'éditeur aventurier ne s'arrête pas là puisque dès l'année suivante, il achète le petit éditeur « Papiers » et, en accolant le nom d' « Actes Sud » à « Papiers », devient le plus dynamique acteur de la propagation des textes dramatiques contemporains, avec aujourd'hui plus de 1 000 titres à son actif.

Peu après encore, Hubert engage sa maison dans des eaux inexplorées avec le lancement de « Répliques », une collection de pièces tant classiques que contemporaines à usage scolaire et universitaire, armées d'un appareil pédagogique inaccoutumé, fondé sur la lecture au ralenti et au microscope d'un fragment, clé d'une entrée dans le fonctionnement dramaturgique de l'œuvre.

Toutes initiatives dans lesquelles il a été soutenu par l'ardeur de Françoise, de Jean-Paul, de Bertrand, de Claire et de leurs collaborateurs.

Ralph Waldo Emerson, poète et essayiste américain du XIX^e siècle, définit le héros comme un homme qui ne regarde ni à droite ni à gauche et qui avance, qui va son chemin, imperturbable quels que soient les ennemis et les dangers, guerrier armé de sa seule confiance en lui-même.

Tel était Hubert. Un héros. Espèce en cours de disparition.

J'ai passé un long moment avec lui, le 24 octobre dernier, trois semaines avant qu'il nous quitte. J'avais appris que sa santé déclinait. J'ai eu envie d'aller le voir, et Christine son épouse m'a dit « oui venez », avec chaleur.

Hubert comme moi, nous avons des antécédents professionnels dans le monde des affaires. Cela nous amusait et nous rapprochait. L'un comme l'autre, nous nous sentions comme – encore et toujours- des étrangers ayant déboulé fortuitement dans le milieu de l'art et de la culture, même si nous commencions à avoir de l'ancienneté.

Tu m'as reçu assis droit derrière ta table de travail dans ton antre à l'étage du Mas Martin au Paradou. Tu t'étais mis sur ton trente et un. L'élégance vestimentaire du gentilhomme de campagne qu'on te connaît. Tu étais magnifique et je te l'ai dit. Cela t'a fait sourire. « Je suis très affaibli ». Tu m'as dit que c'était notre dernière rencontre, et que prendre congé, cela t'importait.

Tu m'as dit : nous venons au monde avec un certain réservoir d'énergie, une capacité – tu montrais ta cage thoracique – de faire. Quand cette capacité vient à s'épuiser, quelle inanité que de vouloir se prolonger.

Moi, de deux ans ton cadet, j'écoutais dans un accord parfait. J'ai reçu tes paroles comme un cadeau.

Michel Vinaver
12 décembre 2011